



Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

| | |
|--|---------|
| Éditorial | 1 |
| Entretien d'Alain Freixe avec Mohammed Bennis | 2, 3, 4 |
| Voix du Basilic 31 mai, 1er & 2 juin 2013 Programme de la fête des Amis de l'Amourier ... | 5 |
| Notes de lectures sur les nouveaux livres parus : | |
| La fenêtre du vent de Jeanne Bastide par JC Sandhers | 6 |
| Vieillir est un jeu d'enfant de Jacques Ferlay par Françoise Oriot | 6, 7 |
| Et à l'eau tu retourneras de Saïd Sayagh par Marie Jo Freixe | 7 |
| Agenda des amis | 8 |
| De la toile et quoi d'autre ? par Yves Ughes www.art-vif.fr | 8 |

Les visuels qui ponctuent ce *Basilic* sont des reproductions d'œuvres de **Marcel Alocço**.

Pour nous mener jusqu'à des terres lointaines, il n'y a pas de meilleur bateau qu'un livre.

Emily Dickinson



Les éditions de l'Amourier en ont affrété trois, pour nos *Voix du Basilic*, 14^{ème} du nom. Trois pour traverser la Méditerranée, pour se rendre au Maghreb, sur l'autre rive. L'un, Mohammed Bennis, utilise les *planches courbes* de la barque du poème; les deux autres confient à une prose, toujours resserrée chez Jeanne Bastide, plus fictionnelle chez Saïd Sayagh, le temps de la traversée.

Déjà juin, Coaraze, la place du Château, les amis, la poésie – ce nom que j'aime à donner avec Jacques Ancet à ces actes de langage qui sont aussi des actes de vie, actes qui sont toujours portés par l'énergie d'une voix. Vous trouverez ci-après tous les détails de nos trois jours de fête où les paroles entendues ou échangées parleront contre les paroles, selon la formule de Francis Ponge, histoire de s'alléger un temps de ce qui épaisse les bas, asphyxie les jours, narcose les cœurs. Venez à Coaraze, l'air y est frais, les souffles amis !

Pour moi, il faut dans les vers que tout soit à côté, pas comme chez les gens.

Anna Akhmatova

Mohammed Bennis, notre invité d'honneur cette année est un poète marocain dont les éditions de l'Amourier publient *Lieu païen*, traduit de l'arabe par Abdelwahab Meddeb. Les éditions de l'Amourier aiment accueillir les traductions – le catalogue en comporte un certain nombre ! Allez donc sur amourier.com – Mais peut-on vraiment traduire la poésie me direz-vous ?

Impossible, n'est-ce pas ? Justement ! Je laisse à Robert Davreu, traducteur, l'affirmation du beau paradoxe : "seul ce qui ne peut être traduit mérite de l'être" !

Oui, quelque chose reste du côté de la langue d'origine. Corps à corps, quelque chose se perd dans la traduction. Non seulement les mots et leurs couleurs mais ces torsions que chaque langue autorise sont sans équivalent. Oui, l'opinion commune a raison. Pourtant, on ne le répétera jamais assez, elle a tort dans les conséquences négatives qu'elle en tire. Elle a tort parce qu'aucune langue ne peut être versée – Ah ! les versions sur les bancs des collèges et des lycées ! – telle quelle dans une autre, parce qu'il y a toujours quelque chose

qui reste au-delà de la simple communication d'un contenu, quelque chose qui échappe, quelque chose d'intraduisible peut-être mais qui fait tout le prix de cet original dont le traducteur s'est "amourosement" – j'emprunte ce mot au très bel article de 1923 *La tâche du traducteur* de Walter Benjamin – approché. Cet intraduisible est cela qui retient tout traducteur. Cela qu'il aime, allant jusqu'à "adopter dans sa propre langue le mode de visée de l'original", selon Walter Benjamin. Cet amour-là va jusqu'à briser ce qu'il y a de figé dans sa propre langue, ce qui résiste de logique enkystée. Oui, il faut lire les traductions non seulement pour découvrir des voix autres avec tout ce qu'elles portent de différent et qui intéresse le monde ouvert dans lequel nous vivons, mais aussi pour entendre sonner autrement notre langue.

Coaraze les 31 mai, 1^{er} et 2 juin 2013, si vous montez jusqu'à la place du Château, les *Voix du Basilic* viendront résonner à votre cœur ! Faites étape ! Venez faire provision de "munitions" pour la route !

Qui s'arrête, le vent le déchire !

André du Bouchet

Alain Freixe

Président de l'Association des Amis de l'Amourier



ENTRETIEN

Alain Freixe
avec
Mohammed Bennis

Natif de "Fès vergers de l'âme / païenne", Mohammed Bennis a construit une œuvre qui ne doit qu'à la recherche de sa propre justesse d'être devenue exemplaire au milieu de la langue arabe. Elle y porte déjà un avenir qui la rend fondatrice, écrit Bernard Noël dans sa préface au *Don du vide* (L'escampette, 1999). C'est en effet à une poétique moderniste que s'emploie Mohammed Bennis depuis son entrée en écriture en 1969, et au travers de la création de la revue littéraire *Attaqafa el-jadida* (La culture nouvelle) en 1974 qui sera interdite par le pouvoir en 1984, de sa carrière de professeur de littérature arabe à l'université Mohammed V de Rabat dès 1980, de la fondation de la maison d'édition Toubkal en 1985 et de la création de la Maison de la Poésie Marocaine qu'il présidera entre 1996 et 2003.

Critique, traducteur (de Stéphane Mallarmé, Georges Bataille, Bernard Noël...), le poète compte une trentaine d'ouvrages dont bon nombre sont depuis 1995 traduits en espagnol, en italien, en turc, en allemand et surtout en français. Son œuvre, il la porte à travers le monde (Europe, Canada, Amérique latine, États-Unis...) lors des nombreux festivals auxquels il participe. Elle a fait l'objet de nombreux prix depuis le grand prix marocain du livre pour *Le don du vide* en 1993 jusqu'au prix de la culture maghrébine (Tunisie), en 2010 et le prix littéraire italien Ceppo International Piero Bigongiari (Italie) en 2011, en passant par le prix Calopezzati de la littérature méditerranéenne (Italie) en 2006.

Sa poésie est celle des soulèvements : langue et monde, légèreté et fraîcheur. Poésie d'éveil, tendue depuis la nuit de l'intériorité vers "d'autres nuits de danse". C'est une poésie où le corps est invité à la fête des sens comme si le passé de la poésie arabe, amour et mysticisme, venait irriguer la sécheresse de l'aujourd'hui.

Il vient de confier aujourd'hui aux éditions de l'Amourier son *Lieu païen*, traduit de l'arabe.

Alain Freixe :

"Païen", ce mot revient souvent dans vos poèmes. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises dans *Feuille de la splendeur*, recueil paru aux éditions Cadastre8zéro en 2010, voilà qu'aujourd'hui qualifiant le mot "lieu", il fait titre. Par les temps qui courent, il ne manquera pas d'arrêter le lecteur. Quel est le projet de ce livre, cher Mohammed Bennis, fortement articulé en 5 séquences, 5 espaces de parole où la langue va se trouver labourée, retournée au soc de votre écriture ?

Mohammed Bennis :

Lieu païen est un recueil publié en arabe en 1996, huit ans après *Feuille de la splendeur*, que vous évoquez. La date de la publication est l'une des traces qui tatouent le corps du texte. Le retour du mot "païen", dans un recueil réservé entièrement à ce que j'appelle "Lieu païen", relève d'une quête. Il s'agissait pour moi de poser la question sur la poésie dans notre temps, à travers la culture et la vie arabes. J'avais besoin de m'orienter vers une interrogation sur la signification de la poésie. Cette quête m'a toujours accompagné, et, à chaque fois, le païen fait son retour. Je me trouvais face-à-face avec lui, non en tant que

mot préparé à être remplacé par un autre, mais plutôt comme appel de l'unique qui me parvient de je ne sais où, me parvient d'un lieu à explorer. Je dirai que ce mot concrétise le sens le plus adapté à la poésie arabe, depuis la période antéislamique, fondatrice de la parole poétique chez les Arabes.

Ce retour m'a demandé un effort et une patience. Ascétisme exigé. Je m'approchais, perdu, petit-à-petit, dans l'exploration du lieu. Et en traversant des espaces différents, ouverts sur le sentir (le sensible), je me suis rendu compte que ce lieu prend un sens nouveau dans l'écriture, au moment même de l'écriture. Il est la parole poétique. Une parole qui s'engage dans le sentir. Cinq longs poèmes retracent l'itinéraire de la quête d'un sens nouveau du lieu païen. Des espaces qui m'ont choisi : le mausolée d'un mystique (en face de l'océan atlantique), les rochers (également sur la côte atlantique), le livre égyptien des morts, le désert dans notre vie quotidienne et le nuage. Les cinq moments de la quête font l'éloge d'une matière vivante, habitée par l'histoire, le mythe et le chant. Et chaque poème des cinq séquences est un chemin vers ce lieu, la parole poétique, qui devient infini dans le poème fini.

Alain Freixe :

Que serait selon vous un "lieu païen" ? Y verriez-vous comme moi un retour aux baillons, aux lopins d'avant le paysage, rendu homogène par le monothéisme et son langage de domination globale ? Donc une critique du verbe quand il se hâte à la synthèse unitaire et par là même donner sa chance à la parole de poésie, celle qui prend par la porte de derrière et va aux jardins assembler, composer en respectant la singularité des lieux, leurs chatoiements, leurs irisations, leurs étincelles et les souffles qui les portent.

Mohammed Bennis :

Il y a une graine nietzschéenne dans ces poèmes. Ici, la quête poétique prend la forme de l'éternel retour. J'avais senti, au début des années quatre-vingt-dix, que le sens de la poésie a besoin d'une interrogation. N'oubliez pas que je parle d'une période où la guerre du Golfe avait détruit une idée et une histoire, période où la mondialisation, d'après la mise en scène médiatisée de ses valeurs anti-culturelles (et anti-poétiques), commence à envahir notre vie.

Dans cette période chaotique, l'interrogation sur le sens de la poésie m'est apparue totale. J'entends par l'adjectif "totale" une interrogation qui va, parmi les décombres, à l'essentiel, une interrogation qui remonte l'histoire d'une parole poétique. Le sens de la poésie et le pourquoi du poème relèvent d'une interrogation existentielle. Dans ce cas, toute une culture est mise en interrogation. En s'opposant à un monothéisme global, le langage poétique ose se conduire vers son propre lieu, découvert dans l'extrémité du désert.

Alain Freixe :

Dans la logique de ce "lieu païen", je me souviens de ce que vous aviez écrit pour le livre Écrire Voir publié par le Centre Joë Bousquet et son temps à l'occasion de l'exposition consacrée à Bernard Noël, ses amis peintres et ses traducteurs, à savoir que vous partagiez avec lui "le primordial", soit "l'écriture d'un corps en face de sa mort". Cette expérience – "Le corps. Le nom. La mort" – dans quelle mesure serait-elle l'expérience poétique même selon vous ?

Mohammed Bennis :

"L'écriture d'un corps en face de sa mort" porte l'empreinte de l'expérience poétique, une fois que l'écriture a traversé le pont du connu vers l'inconnu, elle se fixe dans le point du néant. Une telle expérience poétique expose l'écriture à sa gravité, comme acte d'un corps qui agit avec le chant seul et vis-à-vis de la mort, que personne ne peut partager avec nous. Ici, dans cette écriture, on voit et on écoute le fleuve qui traverse temps et géographies sans début ni fin. Cette écriture, dans *Lieu païen*, explore et expérimente. Elle se déplace dans des espaces du sentir (sensible), c'est-à-dire la matière qui nous conditionne, et se cherche dans les voix multiples du langage poétique, l'un est vu dans sa pluralité. La matière et les voix sont inséparables. D'où ma passion pour la page plurielle, les formes dans une nouvelle position. Quand le corps arrive à toucher au gouffre de l'anéantissement, il ne lui reste que le primordial, l'extrême de la parole qui retrace son propre chemin sans concession. Acte de transe. Il chante la vie, le sensible dans la solitude absolue de la parole poétique.

Est-ce un recommencement ? Je préfère un retour. Pas de commencement, puisque la voix de la poésie arabe ancienne m'accompagne et me libère de toute sorte de soumission : à une vision monothéiste de l'existence comme à une idée poétique imposée. Ma culture poétique est là, mais elle se présente au regard comme elle se présente à l'oreille dans sa propre texture. Elle reçoit, avec jubilation, ce qui retourne dans et avec la parole poétique. Et la parole poétique se construit dans le fragmenté, le pluriel, l'inachevé. Poème écrit à partir d'un sentir ouvert et à jamais ouvert.



Alain Freixe :

Bon nombre de poètes – je pense tout particulièrement à Abdellatif Laâbi – dont la langue natale est l'arabe ont choisi d'écrire en français – enfin, disons

qu'ils ont choisi d'assumer ce qui leur a été imposé par la colonisation française – alors que vous parlez parfaitement le français, vous avez choisi d'écrire en arabe. Pour quelles raisons ? pourquoi ne pas avoir choisi la francophonie ? Est-ce pour mener le combat de la modernité poétique au cœur même de la langue arabe contre ceux qui la tyrannisent théologiquement, tyrannisant par là la société et ses mœurs ? Et garder par là vivante cette langue ?

Mohammed Bennis :

Vous soulevez un problème très délicat sinon très ambigu. Laissons maintenant de côté les régions sombres du problème. Elles dépassent les limites de cet entretien et ne suscitent pas en moi la passion d'en parler. Par contre, j'aimerais bien transcrire une (fausse) note. Voilà. Je me considère comme un petit-fils de tous les grands poètes modernes en Occident. Qu'ils soient Anglais, Français, Allemands, Italiens ou Américains, pour ne citer que ces cultures poétiques. Mais, il va de soi que je reste marocain, dont la culture est arabe. Si je cite des grands-pères (symboliques) c'est pour dire tout simplement que j'avais suivi ce qu'ils avaient fait, et, en premier lieu, leur attachement à écrire dans leur propre langue. Il n'y a pas un grand poète (ou écrivain) français qui écrit dans une autre langue que la sienne, et on ne reconnaît jamais un poète ou un écrivain, qui écrit dans une autre langue, comme français. Je sais que les situations sociohistoriques ne sont pas identiques et ne sont pas non plus comparables. Quel sens peut avoir mon écriture si elle n'est pas en arabe ? Peut-être que cette question n'a-t-elle pas de réponse, même si elle paraît si évidente pour un poète (ou écrivain) occidental. Par ailleurs, écrire en arabe, au Maroc, laisse le poète en marge de la parole qui domine : parole religieuse qui prétend avoir la propriété de la langue arabe, en la réduisant au sacré ; ou parole francophone, synonyme du pouvoir politique et économique. Écrire en arabe moderne est le choix d'être en marge de tout pouvoir, de tout profit ou prestige. Acte de naissance dans l'exil. Il est, en même temps le travail dans la langue qu'on ne doit pas laisser entre les mains des fondamentalistes pour la confisquer. Un acte de résistance sans aucune illusion ni sur la marginalité ni sur l'état d'exil.



Alain Freixe:

Notre ami Jacques Ancet dans un de ses textes sur la question de la traduction rappelait cette affirmation de Thomas Bernhard: "Une traduction est un autre livre qui n'a absolument rien à voir avec le texte original. C'est le livre de celui qui l'a traduit." Si rien ne passe dans une traduction, c'est parce que tout se rencontre: 2 langues, 2 voix: hospitalité, partage et transformations réciproques dans ce corps à corps avec la langue de l'autre dont vous dites dans un poème dédié à Bernard Noël: "cette amitié ouvre/ un chemin dans le froid des frontières/ un Je/ se retrouve mélangé/ à un Tu pluriel". Que vous apportent ces expériences de traduction ?

Mohammed Bennis:

La joie. C'est un mot qui me paraît à la hauteur de ce que j'ai reçu de la traduction des textes de Mallarmé, Bataille et Bernard Noël. En plus, je ne dirai pas le contraire de ce que notre ami Jacques Ancet dit et répète sur ce point. Il y a une force inévitable dans la traduction qu'un poète (ou écrivain) choisit de faire. Je traduis à partir d'un *Je* sans oublier les exigences du texte traduit. La traduction suit les règles de l'hospitalité et s'enrichit dans le partage. Par la traduction, je fais du texte traduit et de sa parole (suivant la leçon de Mallarmé), un don à ma langue, l'arabe. Ce don est le signe des mutations que connaît la langue, la mienne. D'où le langage étranger des textes traduits. Il sème l'ambigu dans la langue de réception. Et je dirai que la langue littéraire (et particulièrement poétique) est l'expérience de la pluralité de la langue et de son hétérogénéité. Toute langue ne peut rester vivante, retrouver sa pureté, sans passer par l'expérience et de la pluralité et de l'hétérogénéité. Ainsi la traduction mène-t-elle à une ouverture sans limite sur l'infini de la langue et de la création. Et la traduction devient, pour moi, une deuxième écriture. Elle est l'expérience du *Je* qui se voit dans l'autre et se voit l'autre.

Alain Freixe:

Quelles seraient les raisons qui nous permettraient de rester optimistes face à tous les oiseaux de malheur qui craillent à la guerre à venir des civilisations, qui au-delà de l'automne vouent les "printemps arabes" à un long hiver, silencieux et glacé? Plus généralement, qu'en est-il de notre temps? Celui de la mondialisation, du règne sans vergogne du marché, du pouvoir de l'argent? Qu'en est-il de cette perte de sens qui affecte notre monde? Qu'en est-il des poètes de notre temps? À quoi bon et que peut la poésie "en ces temps de détresse" pour reprendre les mots de Friedrich Hölderlin? N'est-elle pas là où croît le danger, le terrain – cette langue, cette histoire que remuent et travaillent les poètes – où croît aussi ce qui sauve?

Mohammed Bennis:

Ce sont de vraies questions qui nous hantent tous. Nous sommes dans une période qui met en péril l'essentiel de la vie humaine. Cette vie n'aura pas de sens si on lui arrache la dimension de la liberté et de la créativité. Il y a deux ans, nous avons vécu, à travers le monde arabe, un événement libérateur. Le soulèvement des peuples arabes, et en tête sa jeunesse, donnait à voir la naissance d'un monde arabe

nouveau. Il ne vient pas d'une force sociale organisée ni d'une idée reçue. Il est la voix d'une jeunesse qui revendique sa dignité. Ce mot recouvre liberté, justice et droit. Sauf que l'organisation démocratique de la société ne passe pas par la voie des révoltés. Passer par les urnes nous a donné l'inattendu: les islamistes, qui refusaient les démocraties dans un premier temps, se sont emparés d'elle une fois que l'occasion (démocratique) s'est présentée. La prise du pouvoir par des islamistes dépasse le cadre politique et va plus loin dans le choix d'une culture et d'un contrat social, d'une vie et d'une mort. J'entends par là les mots et leurs sens. Ce qui nous encercle aujourd'hui est très grave. La situation actuelle est sans issue au moins dans les plus prochaines années. Il faudrait avoir le courage (et la sérénité) de poser des questions sur la révolution et la démocratie.

Je ne cache pas mon désespoir, non pas seulement à cause de la domination des islamistes mais de l'absence des modernistes. Une dérive ramène le monde arabe à l'extérieur de tout ce qui a été construit depuis deux siècles. Aucune exagération dans ce propos, malheureusement. Le désespoir nous atteint de tous les côtés. Le monde est conduit comme les victimes vers l'abattoir. La logique des finances, le pouvoir des médias, l'absence de visions libératrices, la soumission aux valeurs du marché, l'abandon de la culture et de la langue (n'importe laquelle!). Le chaos s'amplifie, ne laisse aucune lumière franchir nos fenêtres.

En réponse à cet état chaotique, je choisis d'être dans la langue, la mienne. Être dans la langue veut dire que l'abandon de la poésie, de la littérature, de la culture est essentiellement l'abandon de la langue. On ne prête pas assez d'attention à l'abandon de la langue qui fait ravage à plusieurs niveaux. Le poète écoute les cris de l'aphasie, redouble l'effort pour rester en éveil, ne se résigne pas aux défaillances de soi-même. Il prend son instrument de musique et continue le chant. Il est là, où il fait durer la parole.

Lieu païen
collection Fonds Poésie
L'Amourier éditions



VENREDI 31 MAI

- **10h**
Randonnée poétique
(ponctuée de lectures) à Rocca Sparviera
Rendez-vous à **10h** sur le parking
de la route du Col St Roch à Coaraze

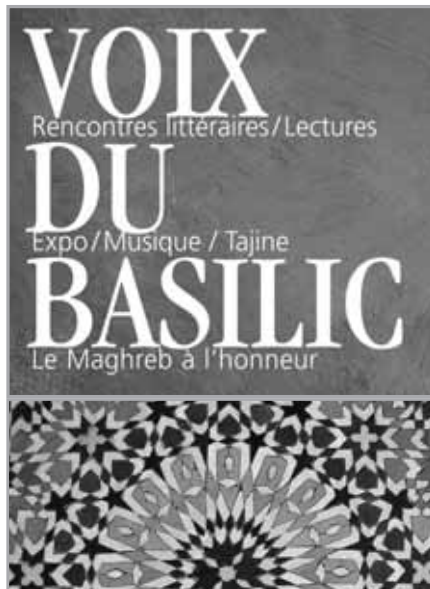
1h30 de montée. Retour dans l'après-midi.
Prévoir casse-croûte, eau et chaussures adaptées.
- **14h30-18h30**
**Atelier d'écriture
animé par Jeanne Bastide**
sur le thème: *Ailleurs*

Gîte de l'Euzière
(à 800m du village, sur la route du Col St Roch)
Inscription nécessaire. Participation aux frais: 30€
- **19h**
Buffet / Lectures
sur le thème de l'atelier d'écriture
Gîte de l'Euzière
Réservation nécessaire. Participation aux frais: 12€

*C'est un fait acquis :
tous les premiers week-ends
de juin le Basilic passe
nonchalamment sur la Place
du Château de Coaraze
et donne de la voix.
Et la littérature est en fête.
Une littérature en train
de se faire s'incarner au gré
des lectures, des débats
et des rencontres.
Mais le Basilic aime varier
ses intonations.
En 2006, L'Italie fut déjà à
l'honneur, première ouverture
sur la Méditerranée; en 2013
nous sommes heureux
d'accueillir le Maghreb avec 3
livres aux parfums d'Orient.*

L'Association des Amis de L'Amourier (association loi 1901) tiendra son assemblée générale dimanche matin 2 juin à 10h30 place du Château. Amis, adhérents, vous y êtes tous conviés. Au-delà des rapports obligés (moral et financier) nous y débattons des perspectives de l'association.

Petit rappel pour ceux qui voudraient adhérer à l'association, la cotisation annuelle est soit de 15€ pour les membres associés, soit de 30€ pour les membres partenaires qui peuvent alors prendre part au vote.



SAMEDI 1^{er} JUIN

- à partir de 14h **Accueil / café**
- **14h30**
Rencontre (animée par Michel Séonnet)
avec notre invité d'honneur
Mohammed Bennis
- **16h30**
**Lectures des auteurs dont le livre
a été publié cette année** présentées
par **Yves Ughes**

Jean-Marie Barnaud
L'Effigie et autres carnets (nouvelles)

Sylvie Fabre G., (sous réserve)
Frère humain (recueil de poésie)

Jacques Ferlay, (sous réserve)
Vieillir est un jeu d'enfant (haïku)

Cyrille Latour
De l'Univers visible et invisible
(roman)

Michel Séonnet,
Un peu de toi (récit)
- **18h**
Jeanne Bastide,
La Fenêtre du vent
(récit se déroulant en Algérie)

Mohammed Bennis,
Lieu païen (recueil de poèmes)

Saïd Sayagh,
Et à l'eau tu retourneras
(roman se déroulant au Maroc)
- **20h**
Apéritif
offert par l'association des Amis de L'Amourier

Tajine Salle des Cadrans solaires
Réservation nécessaire. Participation aux frais: 15€

DIMANCHE 2 juin

- à partir de 14h **Accueil / café**
- **14h30**
Solo de oud par **Abdel Tebaa**
- **15h**
Lecture de Mohammed Bennis
accompagné par le oud
d'Abdel Tebaa
- **16h**
Table ronde
animée par **Raphaël Monticelli** avec **les
auteurs présents** *Comment l'écriture
prend-elle en charge les épreuves de la vie?*
- **17h15**
Bouquet final de textes courts
lus par les auteurs présents et les
personnes du public désirant lire
sur le thème de l'exil.
- **18h**
Pot d'envol... pour la route !

Entre les temps de lecture, une pause
permet de discuter, de se détendre autour
de la buvette et de découvrir la librairie...

EXPOSITION DE CALLIGRAPHIES de Saïd Sayagh

Salle des Cadrans solaires
pendant le week-end

Réservations pour la restauration

Le samedi soir, le tajine est limité pour des raisons pratiques à 80 convives.
Pour confirmer vos réservations, veuillez
- soit nous renvoyer le formulaire ci-dessous (à l'Association des Amis de L'Amourier, 5 rue de Foresta, 06300 - Nice)
- soit téléphoner au 04 93 79 32 85
- soit envoyer un mel à bernadettegriot@amourier.com

Nom

Téléphone

vendredi soir 31 mai à 19h
Je réserve ... repas (participation 12 €)
à la soirée lecture/buffet

samedi soir 1^{er} juin
Je réserve ... tajine(s)
(participation aux frais 15 €, vin en sus)

dimanche midi 2 juin, au restaurant
... personnes participeront au repas
16 € sans le vin

La Fenêtre du vent

Jeanne Bastide

collection *Thoth*, éd. L'Amourier



Pour nous, lecteurs français, l'Algérie ne peut être qu'un pays imaginaire. Écorché au tamis de l'histoire, tenaillé de bout en bout par un cauchemar dont aucun habitant des deux rives n'a encore vraiment pu s'éveiller, ce pays, sitôt son nom prononcé, se dérobe à la description comme au commentaire. Et chaque mot tenté à son sujet se dédouble d'un autre, encore inexprimé, qui fait œuvre de sang, de souffle, de douleur, de honte et de rancœur, de silence et d'espoir, d'obscur et d'indicible, de crainte de connaître et de peur d'oublier.

En ouvrant la *Fenêtre du vent*, ce n'est pas tant le souffle du désert ni le cri de mille suppliciés qui franchit la barrière ou le miroir des sens, que la présence, à nouveau, du songe et du mensonge à la surface opaque des réalités. Ses personnages ne sont pas tant des entités concrètes, des incarnations vraies, que les précipités d'une mythologie se drapant dans l'Histoire pour mieux la travestir. Car l'Histoire est bien là, et ses mirages meurtriers, l'État, l'armée, la guerre, à l'œuvre inexorable, au vouloir si semblable à la mort, ô jamais rassasiée.

Pour Joseph le conscrit, la vie se réfugie ailleurs. Dans l'œil de l'astre impitoyable qui d'en haut l'épie, dans le grain du chemin, dans un parfum d'arbre et de terre, dans le souvenir ultramarin d'un Liré viticole, dans un temps dont la durée ne peut s'envisager qu'en oubliant qu'il nous nourrit de son néant. Il est de l'âge où la rencontre est déjà dite, écrite, avant les mots qui en savent l'issue. Quand on vit de tuer, chaque jour, comme lui, la moindre étoffe librement frôlée, l'éclat d'un regard éperdu, celui de Leïla, la fille du Caïd de Tlemcen, se fait promesse d'échappée et chance d'un destin, fût-il asile provisoire et muet. L'amour ne se dit pas lorsque la mort à sa ration vous emploie chaque jour comme si la soif même de vivre s'étanchait dans sa main.

“Ici, pour vivre, il faut dompter la mort”, dit Joseph. Autant dire la vie impossible, et la quête perdue que l'on tente de soi dans le dédale du dedans quand le dehors jour après jour vous fait violence et ferme toute porte.

Hors du présent indéchiffrable il n'est donc de salut qu'à côté de la nuit. *Leïla*, en arabe. Mais pas n'importe quelle nuit : la nuit de l'année la plus noire, la plus longue des nuits, la nuit dont Shéhérazade ne pouvait s'éveiller sous peine de périr. La nuit qui laissera Joseph, sur le quai du retour, face à la mer devant lui vide, pour toujours un témoin de clarté.

C.J. Sandher

La Fenêtre du vent, 11,50 €

Vieillir est un jeu d'enfant

Jacques Ferlay

collection *Fonds Poésie*, éd. L'Amourier

Si Vieillir est un jeu d'enfant, Jacques Ferlay nous apprend, dans son nouvel opus, que c'est pas à pas qu'il faut jouer et que chacun peut enrichir le jeu et l'interpréter en lui prêtant son charisme personnel. Dans ce jeu en forme de portrait, chacun doit pouvoir se reconnaître.

En effet, le poète ne construit pas une image magnifiée, exemplaire, de lui-même – et de lui-même en train de vieillir : il donne seulement à voir des instantanés de cette nouvelle tranche d'existence. Sans déploration, avec humour :

*Ombre sur le mur
pourquoi montres-tu voûté
ce qui se sent jeune ?*

Le livre en deux parties – *Vieillir est un jeu d'enfant* suivi de *Andiamo, éloge de la marche* – est composé de tercets qui empruntent leur métrique au haïku (vers de cinq, sept et cinq syllabes). Roland



Barthes nous a enseigné que “La brièveté du haïku n'est pas formelle ; le haïku n'est pas une pensée riche réduite à une forme brève, mais un événement bref qui trouve d'un coup sa forme juste.”

*Oh ! la belle femme !
maintenant seul mon regard
se lève et la suit.*

*Regard des étoiles
dans celui de la rivière.
Qui cligne des yeux ?*

Jacques Ferlay ne s'épanche pas, il n'éprouve pas de regret mais un étonnement (d'enfant émerveillé ?) : celui de qui n'a pas de vérité absolue à dévoiler et se plaît à montrer du doigt ce que, sans lui, nous aurions négligé.

*Dites au notaire
la liste de mes amis
ce sont mes seuls biens.*

Présence au monde, à l'instant, légèreté :

*La mort ne sait où,
au passeport saturé,
poser son visa.*

*Je n'ai qu'une vie
chacun me pardonnera
mon inexpérience.*

Si le jeu connaît aussi des épisodes douloureux
*Dans l'hospice froid
j'entends la toux caverneuse
du lit mitoyen*

le joueur continue de croire que tout est possible :

*J'ai cru à la vie
le moment venu j'aurai
confiance en la mort.*

Et le haïku de tendre à l'aphorisme :

*Ayez souvenance
d'un incurable vivant
que la vie guérit.*

Rien de lourd : le sérieux et la grâce du jeu
d'enfant... Pari réussi !

Françoise Oriot

Vieillir est un jeu d'enfant, 11,50 €



Et à l'eau tu retourneras

roman

Saïd Sayagh

collection Fonds Prose, éd. L'Amourier



*Émerveillement et émotion à lire ce récit
Et à l'eau tu retourneras. Tout commence
aux sources d'un fleuve au cœur de l'Atlas :
scène édenique où apparaît le personnage
de Mahmma, fillette berbère dont le narrateur, encore enfant, tombe
amoureux.*

Cet amour sert de fil conducteur au récit qui croise plusieurs histoires, une foule de personnages, toute une galerie représentative d'un peuple en mutation, d'une société complexe dans laquelle la petite berbère se fera la place qu'on veut bien lui laisser, prostituée dès son plus jeune âge, puis danseuse et chanteuse ; et pourtant dans la remémoration du narrateur *pataud, lourd, écrasé par les tu dois être comme ci... tu dois faire comme cela... ceci est licite, cela ne l'est pas... Elle, était légère, libre...* Peu à peu le garçon devient un homme. Le narrateur retrouve l'écolier qui en cachette de ses parents, passait ses vacances au bord de l'oued pour y rejoindre Mahmma et se laisser entraîner dans les tourbillons du fleuve tandis que naissaient en lui les premiers émois amoureux. Puis l'étudiant qui rêvait d'avenir : *Je finirai mes études. J'irai chercher Mahmma, je l'épouserai contre tous. Elle sera la fiancée que j'aurai choisie, non celle qu'on m'aura désignée. Je lui apprendrai à lire et à écrire... Je travaillerai pour mon pays où tout est à faire...* Fasciné jusqu'à l'obsession par cette figure féminine il en viendra à s'intéresser au sort de toutes les femmes et à dénoncer leur asservissement dans un Maroc de *ces temps coincés entre deux souverainetés, la française qui n'arrêterait pas de finir et la marocaine qui n'arrivait pas à prendre le relais* ou dans celui plus contemporain et toujours traversé par les questions fondamentales : politiques, sociales, religieuses *Il fallait que petit à petit, le chant des femmes, celui des oiseaux, le bruit du vent sur la terre rose, se retrouvent étouffés par les voix cacophoniques des muezzins de tous bords.*

Les flash-backs convoquent des ruelles, des souks, des villes, des routes, des paysages d'eau et de lumière ; ils rappellent des événements historiques et un monde nouveau où se perdent les plus humbles, les plus pauvres. Les registres de l'émotion sont multiples : tendresse amoureuse ou filiale mais aussi sensualité, violence et cruauté des scènes de massacres, de viol, de circoncision collective. Tant de choses sont dites aussi par conversations, anecdotes, dialogues qui accompagnent une réflexion sur la part faite aux deux langues : l'arabe et le berbère ; le texte français s'enrichit de leur lexique et questionne sur la langue telle qu'on la parle, telle qu'on l'écrit afin de *convertir des images, des idées, des impressions mouvantes qui reprennent vie* dans l'esprit du narrateur certes, mais aussi dans celui du lecteur de ce magnifique roman que l'auteur depuis sa terre d'exil dédie à sa mère et aux femmes de l'Atlas.

Marie Jo Freixe

Et à l'eau tu retourneras, 16,00 €

Agenda des amis

Présence des éditions L'Amourier

■ **Coaraze - Fête des Amis de l'Amourier**
Rencontres littéraires *VOIX DU BASILIC*
ven. 31 mai, sam. 1^{er}, dim. 2 juin 2013

■ **Paris - Marché de la poésie** Pl. Saint-Sulpice
Jeanne Bastide, Michaël Glück,
Jean Mailland, Yves Ughes...
jeu. 6, ven. 7, sam. 8, dim. 9 juin 2013

■ **Rochefort-sur-Loire** - Marché de la poésie
ven. 5, sam. 6, dim. 7 juillet 2013

■ **Lodève** *Les Voix de la Méditerranée*
16-22 juillet 2012
Invité d'honneur du festival: **Michel Butor**
Présence des éditions L'Amourier:
ven. 19, sam. 20, dim. 21 juillet 2013

LECTURES

■ **Grasse - Centre Harjès**
Blaise Cendrars et Joë Bousquet
par Alain Freixe et Daniel Schmitt
vendredi 24 mai 2013 à 18h30

■ **Saint-Maximin - Médiathèque**
Lecture - discussion - exposition
autour du recueil *mer intérieure* (La Passe du vent)
de **Raphaël Monticelli**
samedi 8 juin 2013 à 18h

■ **Brignoles (83), Festival les Eauditives**
Parmi les invités, **Sophie Braganti, Alain Freixe**
ven. 7, sam. 8, dim. 9 juin 2013

■ **Contes - Médiathèque (06)**
Hommage à Pablo Neruda
par Marie Jo & Alain Freixe et Martine Abellan
vendredi 14 juin 2013

■ **Sigean (11)**
Hommage à Gaston Puel
par Alain Freixe
dimanche 30 juin 2013

EXPOSITIONS

■ **Nice - Galerie Monolite**
Gérard Serée
3 mai - 15 juin 2013

■ **Nice - Galerie Depardieu**
Martin Miguel
4 mai - 1^{er} juin 2013

■ **Nice - Galerie Arts 06**
Leonardo Rosa et Mara Gallo
vernissage vendredi 10 mai 2013 à 19h

■ **Milan - Galerie Maria Cilena**
Marcel Alocco et William Xerra
18 avril - 24 mai 2013

■ **Contes - Médiathèque**
Lithographies et livres de **Fernand Léger**
15 mai - 22 juillet 2013

■ **Carcassonne (11)**
Centre Joë Bousquet et son temps
Joë Bousquet et les Cahiers du Sud
Visite guidée par Alain Freixe samedi 29 juin

DE LA TOILE ET QUOI D'AUTRE ?

De la toile et des mots, Un maillage possible

par Yves Ughes

Depuis le *Basilic* n° 10, cette rubrique est consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie, de la littérature ou des arts plastiques. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par :

www.art-vif.fr

Un site qui suscite

Le lieu est redoutable, de nature à paralyser tout chroniqueur un tant soit peu scrupuleux. Des noms surgissent, et il suffit de cliquer sur le portrait correspondant pour accéder à une véritable profusion, une série de découvertes, un bouquet de bonheurs. Nous explorons ici une galerie de portraits en action, qui nous mène d'un couloir l'autre de la création contemporaine.

Si l'on évoque l'ensemble des travaux, le *Basilic* va implorer. Si l'on procède par sélection, on plonge dans l'arbitraire douteux.

Chroniqueur tenté par la rigueur, je m'impose dès lors la discipline suivante: donner la première page à **Yves Hayat**, dont le portrait fait la une (jusque là, c'est cohérent).

Décliner ensuite tous les noms, toutes les autres pages mais avec un coup de cœur concentré en une seule phrase (exercice de style tenable? À voir). Au lecteur de voir surtout: ce site se découvre sur www.art-vif.fr et il regroupe plasticiens et écrivains, chorégraphe, saisis sur la tranche, dans leur démarche créative)

Hayat se tient sur le devant, souriant; derrière lui: la "maculée conception", une madone aux seins superbes, devient lieu de réception d'images. Le corps en sort néanmoins sublimé. Il faut explorer les autres rubriques, notamment: *il y a une ombre au tableau*. *Terminus.*

Éric Bourret: Photographies de noir et de pulsions saturées. **Sophie Braganti**: incursions de vie dans les chambres vides. **Martin Caminiti**: la bicyclette aux élytres télescopiques. **Max Charvolen**: mises à plat et transfigurations des lieux donnés. **Eppelé**: un homme au pull noir, dans la comédie humaine. **Maryline Desbiolles**: par la précision du souffle. **Noël Dolla**: décreusement de la peinture, envers et contre les cerveaux mous. **Gregory Forstner**: des anges, au bord de l'imminent. **Franta**: la chair saisie en nos espaces d'oppression. **Anne Gérard**: du blanc brouillé de fines traces. **Vivien Isnard**: des silences saisis sur papier-calque. **Patrick Lanneau**: dans les sonorités de la lumière. **Claire Legendre**: une identité féminine sous l'œil de Barbe-Bleue. **Frédéric Nakache**: poupées usées et photographies = jeunes filles. **Éric Oberdorff**: gestes des murs déambulatoires. **Florence Obrecht**: une féminité en devenir dans l'univers du joli. **Henri Olivier**: quand les matériaux captent, pour démultiplier. **Bernard Pagès**: avec le fourmillement des arêtes ouvertes. **Axel Pahlavi**: la mort mise au nu. **Cédric Teisseire**: pour aller vers l'unicité des avatars. **Edmond Vernassa**: dans la mémoire des froissures: le paysage. Autant de portes, d'entrées de grand air, dans l'art vif.



Le Basilic

gazette de

L'Association des Amis de l'Amourier

5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA

dont l'action est soutenue par la Ville de Nice et le Conseil Général des Alpes-Maritimes.

Comité de rédaction

Alain Freixe

Marie Jo Freixe

Bernadette Griot

Martin Miguel

Raphaël Monticelli

Françoise Oriot

Yves Ughes

Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions

223 route du Col St Roch

06390 - COARAZE

Tél.: 04 93 79 32 85

Fax: 04 93 79 36 65

amourier.com

l'amour des livres